

De l'horizon d'attentes au contrat d'exigences du lecteur : le cas de *La hija única* de Guadalupe Nettel

ALEXIA GROLLEAU

LAURIE-ANNE LAGET

CAROLINE LEPAGE

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – CRIIA-HLH

SORBONNE UNIVERSITÉ

c.lepage@parisnanterre.fr

1. Pourquoi les membres de Tinta en el ojo ont-ils choisi de lire *La hija única* (traduit en français, en 2022, par Joséphine De Wispelaere, sous le titre *L'Oiseau rare* – pour les éditions Dalva) de la Mexicaine Guadalupe Nettel ?
2. Outre les raisons personnelles de celle d'entre nous qui a retenu ce roman, il y a un intérêt collectif tout particulier à l'égard des « jeunes » écrivaines d'Amérique latine qui, affirme-t-on, feraient de la littérature ultra-contemporaine (rappelons que *La hija única* est de 2020) une caisse de résonance, le cas échéant, une arme de combat, de et pour la révolution féministe que connaît le sous-continent en ce début de XXI^e siècle, en particulier à partir de 2015, avec le très important mouvement *Ni una menos*, le déploiement intercontinental qu'il a connu et continue de connaître, contre toute attente, avec les conséquences que cela ne manque pas d'avoir sur la conscientisation des femmes et, plus globalement, sur la société concernant les violences de genre – avec, par exemple, de très significatives avancées au niveau de la législation (on pense évidemment ici à l'IVG). Il y aurait chez ces auteures un positionnement en tant que citoyennes-auteures et dans leurs œuvres un ton (apparemment, la question de l'existence d'une écriture féminine, proprement féminine ne se poserait plus ou, en tout cas, plus dans les mêmes termes) et, surtout, des sujets jusque-là tus ou chuchotés entre les lignes, suggérés à la marge, etc. Parmi ces sujets, on trouverait notamment celui de la maternité, avec son cortège de représentations / contre-représentations ; les discours corsetés qu'elle génère / les

revendications qu'ils suscitent et les tabous qui l'entourent / le besoin de dire l'indicible et, tout simplement, l'impensable (ne nous attardons pas à rappeler l'impossibilité qu'il y a pour une femme à déclarer qu'elle ne souhaite pas être mère).

3. C'est ce qui fait, apparemment, la matière de *La hija única*, depuis une multiplicité de cas de figure, pour envisager la question sous un large spectre d'angles et depuis une complémentarité de points de vue. La présentation donnée du roman par son éditeur français entérine cette interprétation de ce qu'était le projet de l'auteure :

Les deux amies s'étaient fait un serment : jamais elles ne se laisseraient aller à être mères. Impossible d'imaginer renoncer à leur liberté pour un enfant. Et pourtant, un jour, Alina décide de tomber enceinte. Laura vacille, accablée à l'idée de voir son amie renoncer à leurs idéaux. La réalité, elle, se chargera de les balayer tout à fait ; la venue de l'enfant d'Alina, la petite Inès, s'accompagne de terribles surprises. Tandis que la jeune femme découvre une maternité à laquelle elle n'était pas préparée, c'est avec l'un de ses petits voisins que Laura tisse des liens aussi étonnants que profonds. Et alors que la vie de ces deux amies se trouve bouleversée à tout jamais, de drôles d'oiseaux élisent domicile sur le balcon de Laura.

Au cœur de *L'Oiseau rare*, il y a le pouvoir saisissant des enfants : ceux que l'on choisit d'avoir ou ceux qui arrivent dans nos vies, ceux que l'on regarde grandir, ceux que l'on aime et ceux auxquels on renonce. Avec la singularité qu'on lui connaît, Guadalupe Nettel nous parle ainsi des mille façons d'être mère, de combats, de drames et de la manière dont nous apprenons à aimer.

4. Intentionnalité qui paraît avoir atteint son objectif quand on voit l'accueil que « le grand public » a généralement fait à *La hija única*. Parmi quantité d'autres exemples, on peut évoquer l'avis de Pasiondelectura sur le site Babelio, selon lequel : « C'est un roman admirable sur la maternité, sans pathos ni sensiblerie, mais très direct et cette lecture peut bouleverser de jeunes mères ou des mères en devenir. »
5. Autant de raisons qui nous ont poussé.e.s à nous pencher sur ce roman-là en particulier, non tant pour l'envisager depuis une éventuelle représentativité de ce que l'on commence à désigner sous le terme de boom de la littérature féminine en Amérique latine, que pour voir s'il y avait là, dans l'un des titres ayant véritablement rencontré le succès (il n'est pas inutile de rappeler que la version originale de *La hija única* a été éditée chez Anagrama, une maison d'édition de taille très respectable), les indices d'une mutation annoncée des discours, des formes de la littérature et, peut-être

aussi, de la notion d'auteur-femme depuis le prisme de questions socio-politiques et historique de premier plan aujourd'hui.

6. On l'aura compris, nos attentes étaient grandes... trop, sans doute.
7. Le premier point ayant donné matière à débat lors de la discussion est celui d'une des dimensions « identitaires » que bâtit *La hija única* et / ou dont *La hija única* est le reflet, et, subséquemment, du périmètre, des paramètres et des modalités de sa représentativité.
8. Le lecteur – à l'instar de certains membres de Tinta en el ojo – pourra, en effet, commencer par être surpris de ce que loin d'imaginer et de produire ou, même, de passivement dupliquer un univers fantastique, réaliste merveilleux ou réaliste magique, etc. dans les versions latino-américaines qu'ont pu prendre ces termes au cours du XX^e siècle (des étiquettes que l'ombre des auteurs du Boom fait encore planer, comme un confortable, mais aussi, parfois, de plus en plus souvent, encombrant, héritage sur les nouvelles générations d'écrivain.e.s, dont beaucoup de représentants voudraient bien, il est vrai, finir de tuer les figures paternelles iconiques auxquelles on ne cesse de les comparer et depuis l'œuvre desquelles on semble tenir à tout prix à évaluer la leur), *La hija única* dépeint un México D.F. semble-t-il à peu près dé-mexicanisé, purement et simplement dé-latino-américanisé. Que voulons-nous dire par là ? Il se trouve qu'hormis quelques références ponctuelles, pour ne pas dire strictement circonstanciées (comme de nébuleux éléments du décor), notamment à la gastronomie locale, ou la mention de quelques toponymes de la capitale mexicaine, les personnages évoluent dans un environnement dont les repères culturels, au sens large de ce terme, sont presque exclusivement « étrangers ». Cela s'explique certainement par le séjour prolongé en France, sous le statut de doctorante, de la narratrice autodiégétique, Laura, dont l'horizon intellectuel est une constellation, comprenant Jetsun Milarepa, Mircea Cărtărescu, Léon Tolstoï, Primo Levi, Silvia Federici, Virginia Woolf, etc. Peut-être plus significatif encore à l'échelle du « quotidien », sa *playlist* comprend exclusivement des titres d'artistes anglophones ou francophones : Ella Fitzgerald, Julie London, John Lennon, Sylvie Vartan, Pixies, The Turtles, Serge Gainsbourg, etc. La surprise de ce traitement de la mexicanité sera soit bonne – « ah, nous sortons enfin de la pseudo-authenticité latino-américaine faite des sornettes d'un García Márquez ! », s'est enthousiasmée l'une d'entre

nous – soit mauvaise – « je n'ai pas du tout eu l'impression d'être au Mexique », a déploré une autre. Précisons utilement que cette question-là a été soulevée par les membres du groupe originaires d'Amérique latine – faut-il voir là, dans cette remarque en passant, la manifestation de ce que le sous-continent n'en finit pas de s'inquiéter de l'image qu'elle se fait d'elle-même et, plus encore, qu'elle donne à voir hors de ses « frontières », *a fortiori* dans ses littératures, mettant ainsi implicitement, mais fermement, en demeure les artistes d'œuvrer à représenter comme il faut le réel latino-américain ? On se souviendra des reproches qui ont pu être adressés à de jeunes écrivains comme le Mexicain Jorge Volpi ou le Bolivien Edmundo Paz Soldán parce qu'ils ne situaient pas leurs intrigues dans leur pays respectif, mais, en l'occurrence, en Allemagne, avec *En busca de Klingsor*, et aux États-Unis, avec *Los vivos y los muertos...*, comme si cela constituait en soi une trahison à leur mexicanité, à leur bolivianité, si tant est que cela existe, à leur latino-américanité, si tant est que cela existe aussi... et, plus important, si tant est que la littérature doive encore rendre ce type de compte, doive encore se soumettre aux injonctions de l'obsession collective à faire de l'art la première caution des mirages du récit national d'ici et d'ailleurs, et, tout simplement, de la coquille vide et vaine du concept de littérature nationale. Cela a-t-il encore un sens pour les écrivains, alors que les œuvres sont depuis belle lurette entrées dans l'ère du trans, qui, comme nous y a incités Borges depuis les années 30/40 du siècle dernier, défait les impératifs chronologiques et rend absurdes les quadrillages géographiques ? Alors que tant de politiciens n'en finissent plus de vouloir ériger des murs à leurs portes et de justifier la présence de miradors placés tout au long depuis une version pseudo-véridique de l'Histoire, la notion même de frontière est devenue obsolète, presque un contresens, pour lire et analyser la littérature de maintenant ou depuis maintenant... Dans cette perspective, que signifie de se demander si une œuvre est assez ou pas assez mexicaine ? Nos lectrices *tintaeneloques* d'Amérique latine ont été invitées à y réfléchir ; nous aurons donc l'occasion d'y revenir. À ce stade de la discussion, il y a eu consensus parmi les membres du groupe pour dire que, quoi qu'il en soit, la manière dont Nettel uniformise-mondialise, consciemment ou inconsciemment, son univers fictionnel est surtout symptomatique d'une évolution sociale de bien des micro-mondes d'Amérique latine, à plus forte raison au Mexique, eu égard à la proximité géographique avec les États-Unis, dont *La hija única* ne serait en quelque sorte jamais qu'une manifes-

tation comme une autre : à savoir la gentrification galopante de l'espace urbain, en l'occurrence, des quartiers privilégiés..., avec une Nettel scénographiant une narratrice observant la réalité depuis un « je » cantonné dans quelques rues autour de chez elle et « lissées » culturellement et / ou vues et littéralisées depuis un regard lissé dans le prisme d'une perspective d'écrivaine-lectrice-spectatrice. On entend par là que la Mexico de Nettel serait plus une Mexico de littérature et de cinéma globalisés qu'une Mexico de réalité. Normalisation du cas mexicain ou embourgeoisement de la littérature mexicaine ?

9. Le deuxième point soulevé tient à la dimension « féminine » et « féministe » du roman.
10. Il n'a fait de doute pour personne dans le groupe qu'avec son roman, Guadalupe Nettel cherchait à embrasser le sujet de la maternité sous tous les angles possibles – en abordant les interrogations que ce choix ou non-choix soulève chez une femme en général et, *a fortiori*, à une femme de maintenant –, et depuis une démultiplication de situations / de points de vue, avec pour résultat frustrant la sensation d'une parcellisation et d'un survol virant rapidement et durablement à l'artificiel et au superficiel. Malgré un point de départ assez original et certainement intéressant – la narratrice reçoit l'annonce de la grossesse de sa meilleure amie comme une trahison ; depuis toujours, en effet, elles s'étaient promis de ne jamais céder au diktat de l'enfantement comme supposé incontournable épanouissement et raison d'être de la féminité –, le roman semble s'empresse d'oublier ce qui relevait du postulat à rebrousse-poil pour débiter, comme des marchandises sur une liste de courses, toute une série de messages attendus et convenus, sans jamais creuser pour déterminer en quoi les sujets abordés, riches et importants, supposément importants dans un projet littéraire de cette nature, doivent être éclairés sous une autre lumière : gestation, handicap, euthanasie, famille, homosexualité féminine, amitié entre femmes, relation mère-fille, etc. Ce saupoudrage thématique se voit renforcé par la brièveté des chapitres ; chacun ouvre le tiroir d'un sujet profond et grave pour presque immédiatement le refermer. Loin de donner une sensation de dynamisme, cela trouble le lecteur sur les intentions de l'auteure. Pour expliquer et illustrer cette impression d'inachèvement lourdaud – ou frioleux ? – qui trahit peut-être tout simplement, déjà, le décalage entre représentantes des féminismes historiques-« conventionnels » et représentantes

des nouveaux féminismes en Amérique latine (décalage que confirme à nos yeux la scène de la manifestation contre les violences faites aux femmes, où la narratrice et sa voisine se positionnent comme simples témoins de l'Histoire féministe en marche, en aucune façon comme des actrices ; la description donnée n'occupant significativement qu'une vingtaine de lignes), les membres de Tinta en el ojo ont longuement commenté la présence de l'embarrassant motif du nid d'oiseaux (que la narratrice découvre sur son balcon à peu près en même temps qu'elle apprend la grossesse de son amie), perçu comme un didactisme terriblement maladroit et encombrant, pour ne pas dire assez ridicule : après avoir pesté contre cette présence intempestive et salissante chez elle – comme, est-on semble-t-il incités à comprendre, un enfant peut préalablement à son arrivée dans une maison être perçu comme une présence intempestive et salissante –, au point de vouloir s'en débarrasser par tous les moyens, la narratrice finit, malgré qu'elle en ait, par s'attendrir devant ce couple d'oiseaux entêtés à donner coûte que coûte la vie et ensuite à protéger-nourrir sa progéniture... et même toute progéniture, car elle/nous comprend/comprenons rapidement que la couvée a été colonisée par un coucou. Cette fois, nous sommes, semble-t-il, supposés comprendre que la nature programme tous les êtres, même les plus rétifs *a priori* pour, si ce n'est la maternité, du moins à l'élevage / l'éducation des enfants, qu'ils soient ou non les nôtres et que dès lors, toute femme, quoi qu'elle dise depuis la théorie, c'est-à-dire supposément depuis le hors-réel, sacrifiera tout quand elle aura eu la révélation, d'une manière ou d'une autre, de sa vraie destinée... Pour compléter la démonstration, c'est parallèlement à l'observation de ce nid d'oiseaux que la protagoniste, d'une part, observe l'acharnement en partie auto-destructeur d'Alina, son amie, à maintenir son bébé si fragile et si diminué en vie, d'autre part, s'attache à l'enfant-coucou de sa voisine et finit par le prendre sous son aile, à son tour viscéralement amenée vers la maternité. Et parce que, paraît-on devoir encore conclure, il n'y a pas de maternité sans parentalité, partagée de surcroît, cette mère malgré elle est, devine-t-on à la fin du roman, amenée à devenir une comère à part entière, à travers le couple dont elle amorce à son tour la construction (la fameuse nidification) avec la mère biologique du petit garçon. Le dénouement de l'histoire nous a, il est vrai, semblé problématique ; certes, on pouvait généreusement l'envisager comme ouvert..., mais, moins généreusement, le juger révélateur de la légèreté réductrice avec laquelle le roman évoque, comme un cheveu tombé sur la soupe, les « formos más

inesperadas [en que llega el amor] », le lesbianisme étant réduit au statut de grossière ficelle diégétique sortie d'un chapeau in extremis pour que le montage de la démonstration du bien-fondé de la théorie d'une maternité-pour-toutes puisse tenir debout. Car il peut être paradoxal de finir ce roman avec le constat que le cheminement de la narratrice la mène vers la découverte de l'existence et de la toute-puissance irrésistible de l'instinct maternel existe, alors que l'auteure elle-même revendique, en 2020, que « La figura sacrosanta de la madre es un deber ser insoportable para las mujeres ».

11. Le dernier point abordé par le groupe a été l'écriture du roman. Si le style a pu sembler monocorde à certain.e.s, paradoxalement désensibilisant eu égard à la terrible tragédie narrée – la gestation, puis la mise au monde d'un enfant dont on annonce la mort prématurée, avant d'en décrire, longuement, le handicap –, d'autres y ont été très réceptifs.ves, estimant qu'il y avait là, depuis le point de vue d'une femme, la description fine et émouvante, originale, de sentiments et de sensations extrêmement intimes, en particulier s'agissant de l'expérience de la grossesse et de l'accouchement.
12. En définitive, ce qui nous a véritablement interpellé.e.s sur ce volet formel et structurel, c'est un très curieux usage de la narration à la première personne, qui, de prime abord, semble moins relever d'une banale focalisation interne, avec le jeu des restrictions / concentrations / distorsions du champ des perceptions habituel (on connaît les effets de sens que cela produit généralement) que d'une sorte de focalisation zéro, avec à la tête du récit un hyper-narrateur omniscient (capable de connaître les pensées les plus secrètes d'à peu près tous les personnages) écrivant et dans le même temps s'écrivant depuis le « je ». Faut-il voir là une contradiction technique – en somme une maladresse de plus de l'auteure qui mettrait en scène une narratrice capable, entre autres, de reconstituer des conversations entières auxquelles elle n'a pas assisté et alors qu'elle n'a que des contacts très épisodiques et brefs avec leurs acteurs – ou, au contraire, la mise en évidence, pour le coup fort habile, que toute cette histoire n'est jamais que l'émanation du point de vue d'une « aliénée » qui projetterait ses propres fantasmes sur la réalité, tout bonnement sur et au détriment de la vie d'autrui, bâtissant un récit-coucou à travers lequel elle vampiriserait littéralement la maternité de son amie pour en faire une belle histoire à tirer des larmes. Dans cette perspective, le roman aurait une tout autre interprétation et,

A. GROLLEAU, L.-A. LAGET, C. LEPAGE, «De l'horizon d'attentes au contrat d'exigences du lecteur : le cas de *La hija única* de Guadalupe Nettel»

surtout, prendrait une tout autre ampleur... avec la scénographie d'une protagoniste contre-modélique et en cela représentative, peut-être, de cette partie de la jeunesse latino-américaine bourgeoise qui regarde passivement la société se transformer, égoïstement engluée dans leurs états d'âme de privilégiés. Premier ou deuxième degré, cette *fille unique* ?